

4 Réussir sa contraction : méthode pas à pas

SUJET

→ Texte de Victor Hugo, *Discours sur la misère* prononcé le 9 juillet 1849 devant l'Assemblée nationale. Ce texte comporte 627 mots. Vous le réduirez au quart de sa longueur, soit 157 mots avec une marge de plus ou moins 10 % (soit entre 141 et 171 mots).

A Comment procéder au brouillon ?

- Avant tout, il faut avoir très bien compris le sens du texte. C'est pourquoi on commence par isoler la **thèse** et les **arguments**. Après plusieurs lectures, on met en valeur **les idées importantes** que l'on devra retrouver dans la contraction ; on relève **les exemples** et on réfléchit à leur traitement. Généralement, on les supprime, mais il se peut qu'un texte argumentatif se fonde sur les exemples qui prennent alors une valeur d'argument. Dans ce cas, il faut les exploiter.
- On détermine la manière dont le texte est organisé : on peut ainsi dégager différents mouvements dans le texte. On retrouvera le même nombre de mouvements dans le résumé.
- C'est seulement après avoir bien travaillé sur la compréhension du texte, sur sa structure et sur l'enchaînement des idées que l'on pourra se lancer dans l'étape de rédaction sur le brouillon.

Ici, on gardera toutes les informations qui sont soulignées dans le texte, mais on veillera à les reformuler. Les **exemples** sont surlignés en violet.

On doit reprendre la même situation d'énonciation que dans le texte initial : l'auteur écrit à la première personne et s'adresse à un public régulièrement apostrophé : il en sera de même dans votre texte.

Je ne suis pas, Messieurs, de ceux qui croient qu'on peut supprimer la souffrance en ce monde ; la souffrance est une loi divine ; mais je suis de ceux qui pensent et qui affirment qu'on peut détruire la misère.

Remarquez-le bien, Messieurs, je ne dis pas diminuer, amoindrir, limiter, circonscire, je dis détruire. La misère est une maladie du corps social comme la lèpre était une maladie du corps humain ; la misère peut disparaître comme la lèpre a disparu. Détruire la misère ! Oui, cela est possible. Les législateurs et les gouvernants doivent y songer sans cesse ; car, en pareille matière, tant que le possible n'est pas fait, le devoir n'est pas rempli.

La misère, Messieurs, j'aborde ici le vif de la question, voulez-vous savoir où elle en est, la misère ? Voulez-vous savoir jusqu'où elle peut aller, jusqu'où elle va, je ne dis pas en Irlande, je ne dis pas au Moyen Âge, je dis en France, je dis à Paris, et au temps où nous vivons ? Voulez-vous des faits ?

Il y a dans Paris...

Mon Dieu, je n'hésite pas à les citer, ces faits. Ils sont tristes, mais nécessaires à révéler ; et tenez, s'il faut dire toute ma pensée, je voudrais qu'il sortît de cette Assemblée, et au besoin j'en ferai la proposition formelle, une grande et solennelle enquête sur la situation vraie des classes laborieuses et souffrantes en France. Je voudrais que tous les faits éclatassent au grand jour. Comment veut-on guérir le mal si l'on ne sonde pas les plaies ?

On trouve ici une énumération : les termes sont de sens proche : on ne reprendra pas les figures de style qui vont exiger d'utiliser beaucoup de mots.

On surligne la thèse de l'auteur, d'autant qu'elle est explicite dans ce texte et qu'elle apparaît à la fois dans les premier et deuxième paragraphes.

L'épreuve écrite

La plupart du temps, on supprime les exemples ; mais parfois, il faut en conserver au moins le sens. C'est le cas dans ce texte : la part accordée aux exemples est grande car il importe qu'ils émeuvent le destinataire. Aussi, il faut les reprendre, mais de façon plus synthétique et les intégrer en partie dans la contraction.

Voici donc ces faits.

Il y a dans Paris, dans ces faubourgs de Paris que le vent de l'émeute soulevait naguère si aisément, il y a des rues, des maisons, des cloaques, où des familles, des familles entières, vivent pêle-mêle, hommes, femmes, jeunes filles, enfants, n'ayant pour lits, n'ayant pour couvertures, j'ai presque dit pour vêtements, que des monceaux infects de chiffons en fermentation, ramassés dans la fange du coin des bornes, espèce de fumier des villes, où des créatures s'enfouissent toutes vivantes pour échapper au froid de l'hiver.

Voilà un fait. En voulez-vous d'autres ?

Ces jours-ci, un homme, mon Dieu, un malheureux homme de lettres, car la misère n'épargne pas plus les professions libérales que les professions manuelles, un malheureux homme est mort de faim, mort de faim à la lettre, et l'on a constaté, après sa mort, qu'il n'avait pas mangé depuis six jours. Voulez-vous quelque chose de plus douloureux encore ? Le mois passé, pendant la recrudescence du choléra, on a trouvé une mère et ses quatre enfants qui cherchaient leur nourriture dans les débris immondes et pestilentiels des charniers de Montfaucon !

En bien, messieurs, je dis que ce sont là des choses qui ne doivent pas être ; je dis que la société doit dépenser toute sa force, toute sa sollicitude, toute son intelligence, toute sa volonté, pour que de telles choses ne soient pas ! Je dis que de tels faits, dans un pays civilisé, engagent la conscience de la société tout entière ; que je m'en sens, moi qui parle, complice et solidaire et que de tels faits ne sont pas seulement des torts envers l'homme, que ce sont des crimes envers Dieu !

On pourra reprendre la ponctuation forte du texte pour monter l'indignation de l'auteur.

Voilà pourquoi je suis pénétré, voilà pourquoi je voudrais pénétrer tous ceux qui m'écoutent de la haute importance de la proposition qui vous est soumise. Ce n'est qu'un premier pas, mais il est décisif. Je voudrais que cette Assemblée, majorité et minorité, n'importe, je ne connais pas, moi de majorité et de minorité en de telles questions ; je voudrais que cette Assemblée n'eût qu'une seule âme pour marcher à ce grand but, à ce but magnifique, à ce but sublime, l'abolition de la misère !

B Les reformulations

→ Premier mouvement : l'énoncé de la thèse

Je ne suis pas, Messieurs, de ceux qui croient qu'on peut supprimer la souffrance en ce monde ; la souffrance est une loi divine ; mais je suis de ceux qui pensent et qui affirment qu'on peut détruire la misère.

Remarquez-le bien, Messieurs, je ne dis pas diminuer, amoindrir, limiter, circonscrire, je dis détruire. La misère est une maladie du corps social comme la lèpre était une maladie du corps humain ; la misère peut disparaître comme la lèpre a disparu. Détruire la misère ! Oui, cela est possible. Les législateurs et les gouvernants doivent y songer sans cesse ; car, en pareille matière, tant que le possible n'est pas fait, le devoir n'est pas rempli.

→ Proposition de reformulation

Je pense, Messieurs, que la souffrance des hommes ne saurait disparaître car elle est voulue par Dieu mais que la misère peut être éradiquée par l'action politique.

→ Deuxième mouvement : des exemples concrets de ce qu'est la misère mais retarde un peu leur révélation

La misère, Messieurs, j'aborde ici le vif de la question, voulez-vous savoir où elle en est, la misère ? Voulez-vous savoir jusqu'où elle peut aller, jusqu'où elle va, je ne dis pas en Irlande, je ne dis pas au Moyen Âge, je dis en France, je dis à Paris, et au temps où nous vivons ? Voulez-vous des faits ?

Il y a dans Paris...

Mon Dieu, je n'hésite pas à les citer, ces faits. Ils sont tristes, mais nécessaires à révéler ; et tenez, s'il faut dire toute ma pensée, je voudrais qu'il sortît de cette Assemblée, et au besoin j'en ferais la proposition formelle, une grande et solennelle enquête sur la situation vraie des classes laborieuses et souffrantes en France. Je voudrais que tous les faits éclatassent au grand jour. Comment veut-on guérir le mal si l'on ne sonde pas les plaies ?

→ Proposition de reformulation

Je vais vous donner des exemples, non pas tirés de pays éloignés ou encore à d'époques révolues, mais qui concernent bien notre monde d'aujourd'hui, à Paris. Malgré leur caractère poignant, il est nécessaire d'affronter la dure réalité.

→ Troisième mouvement : l'auteur donne des exemples concrets dont il va falloir conserver le sens sans en reprendre les détails précis

Voici donc ces faits.

Il y a dans Paris, dans ces faubourgs de Paris que le vent de l'émeute soulevait naguère si aisément, il y a des rues, des maisons, des cloaques, où des familles, des familles entières, vivent pêle-mêle, hommes, femmes, jeunes filles, enfants, n'ayant pour lits, n'ayant pour couvertures, j'ai presque dit pour vêtements, que des monceaux infects de chiffons en fermentation, ramassés dans la fange du coin des bornes, espèce de fumier des villes, où des créatures s'enfouissent toutes vivantes pour échapper au froid de l'hiver.

Voilà un fait. En voulez-vous d'autres ? Ces jours-ci, un homme, mon Dieu, un malheureux homme de lettres, car la misère n'épargne pas plus les professions libérales que les professions manuelles, un malheureux homme est mort de faim, mort de faim à la lettre, et l'on a constaté, après sa mort, qu'il n'avait pas mangé depuis six jours. Voulez-vous quelque chose de plus douloureux encore ? Le mois passé, pendant la recrudescence du choléra, on a trouvé une mère et ses quatre enfants qui cherchaient leur nourriture dans les débris immondes et pestilentiels des charniers de Montfaucon !

→ Proposition de reformulation

On voit ainsi dans notre capitale des foyers vivant dans le dénuement le plus extrême. Par ailleurs, la faim fait des victimes à Paris au point parfois qu'on en meure, ou qu'on se nourrisse de cadavres !

→ Quatrième mouvement : l'auteur tire une conclusion du constat qu'il a dressé

Eh bien, messieurs, je dis que ce sont là des choses qui ne doivent pas être ; je dis que la société doit dépenser toute sa force, toute sa sollicitude, toute son intelligence, toute sa volonté, pour que de telles choses ne soient pas ! Je dis que de tels faits, dans un pays civilisé, engagent la conscience de la société tout entière ; que je m'en sens, moi qui parle, complice et solidaire et que de tels faits ne sont pas seulement des torts envers l'homme, que ce sont des crimes envers Dieu !

Voilà pourquoi je suis pénétré, voilà pourquoi je voudrais pénétrer tous ceux qui m'écoutent de la haute importance de la proposition qui vous est soumise. Ce n'est qu'un premier pas, mais il est décisif. Je voudrais que cette Assemblée, majorité et minorité, n'importe, je ne connais pas, moi de majorité et de minorité en de telles questions ; je voudrais que cette Assemblée n'eût qu'une seule âme pour marcher à ce grand but, à ce but magnifique, à ce but sublime, l'abolition de la misère !

→ Proposition de reformulation

Ce que je vous ai dépeint est indigne de la France. Or, les exemples que je vous ai rapportés sont le fait de chacun d'entre nous, de vous, de moi. Ne rien faire contre la misère, c'est à la fois faire injure à l'homme et à Dieu !

Au-delà des divergences politiques, cette cause doit donc nous unir dans un même effort pour mettre fin à la misère !

C Le texte final

Je pense, Messieurs, que la souffrance des hommes ne saurait disparaître car elle est voulue par Dieu mais que la misère peut être éradiquée par l'action politique.

Je vais vous donner des exemples, non pas tirés de pays éloignés ou encore à d'époques révolues, mais qui concernent bien notre monde d'aujourd'hui, à Paris. Malgré leur caractère poignant, il est nécessaire d'affronter la dure réalité.

On voit ainsi dans notre capitale des foyers vivant dans le dénuement le plus extrême. Par ailleurs, la faim fait des victimes à Paris au point parfois qu'on en meure, ou qu'on se nourrisse de cadavres !

Ce que je vous ai dépeint est indigne de la France. Or, les exemples que je vous ai rapportés sont le fait de chacun d'entre nous, de vous, de moi. Ne rien faire contre la misère, c'est à la fois faire injure à l'homme et à Dieu !

Au-delà des divergences politiques, cette cause doit donc nous unir dans un même effort pour mettre fin à la misère !

(170 mots)